

Éclaireurs canadiens-français

PREMIÈRE PARTIE

LE 6 septembre 1925, le Souverain Pontife recevait dans la cour du Belvédère le pèlerinage des éclaireurs catholiques. Dix mille *scouts* défilèrent devant lui, portant à la main une branche de laurier ou d'olivier; sept mille venaient des différentes régions de l'Italie, trois mille étaient venus d'Angleterre, d'Irlande, de Belgique, de France, d'Espagne, de Suisse, du Danemark, de l'Autriche et de la Pologne. Les Iles Britanniques seules en avaient fourni plus de sept cent cinquante.

Dans le discours extrêmement sympathique qu'il leur adressa, le Pape leur dit: « Vous n'êtes pas seulement des jeunes gens catholiques, mais de jeunes éclaireurs catholiques... Éclaireurs: il ne suffit pas d'être jeune pour l'être. Et bien que les énergies juvéniles soient très nombreuses, tous les jeunes gens ne sont pas pour autant des éclaireurs. Beaucoup de jeunes aiment mieux les commodités de la vie et préfèrent des habitudes plus tranquilles et moins pénibles. Pour être éclaireurs il faut une certaine dose de force et de courage, une disposition constante au calme et à la réflexion. Et pour être éclaireur catholique, il faut, de plus, un profond sentiment de Dieu, de sa divine loi, de sa divine présence... A un éclaireur catholique la force matérielle et le courage physique ne peuvent suffire. « Où la matière prédomine, dit l'Apôtre, là se rencontrent les discordes, les violences, l'intempérance, l'impureté; au contraire, où l'esprit prédomine et commande, là se trouvent toutes les douceurs de la charité chrétienne, toutes les beautés de la pureté. » Ces paroles semblent écrites pour vous.

Nous sommes contents que vous ayez déjà ce programme : Force et courage, non seulement pour trouver les voies de la terre et découvrir ses sentiers, mais plus encore pour éduquer la volonté, pour maintenir la chair sous la direction de l'esprit, dans les voies du devoir, même quand ce devoir sera difficile, qu'il s'agira de vaincre le respect humain et de faire des sacrifices. » ¹

Ce pèlerinage à Rome attestait éloquemment la faveur croissante dont le *scoutisme* jouit parmi les catholiques ; son expansion universelle s'était brillamment manifestée en 1920, dans un congrès international qui réunit à Londres plus de cent mille éclaireurs appartenant à quarante-trois nations. L'association elle-même comptait alors au moins deux millions d'adhérents. Les catholiques y forment une proportion considérable. D'après Sir Robert Baden-Powell, fondateur et grand chef de l'association, près des deux-tiers des éclaireurs du monde entier seraient catholiques. Il disait en 1919 : « Une bonne proportion du mouvement scout, pris dans son ensemble, est formée de catholiques — et je me réjouis qu'il en soit ainsi. » ² A la fin d'août 1925, quand les éclaireurs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande se réunirent à Londres, en route pour Rome, Baden-Powell vint les saluer, aux côtés du cardinal Bourne.

En France, le conseil protecteur de l'association des éclaireurs catholiques se recrute parmi les catholiques les plus en vue. MM. René Bazin, Georges Goyau, Eugène Duthoit, le R. P. Janvier, le R. P. de Grandmaison, le comte de Franqueville, le marquis de Vogué, M. de Lamarzelle, Madame la marquise de Montebello, en font partie. Il en est de même en Belgique, où le *scoutisme* est très répandu et pratiqué avec ferveur.

1. Les *Nouvelles religieuses*, 15 novembre 1925, page 508.

2. Cité par le P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, publié à l'Action populaire, 51, rue St-Didier, Paris, 1922.

La *Fédération nationale des Scouts français catholiques* fut fondée en 1920 par un groupe de laïques et d'ecclésiastiques. Les *Scouts de France*, comme ils s'appellent, « ne comprennent que des troupes pratiquant les méthodes authentiques du scoutisme, qui font son originalité et assurent son efficacité; ils n'agrément que des « Troupes » et non pas des sociétés de jeunes garçons portant l'uniforme scout. Il doit donc être clair à tous qu'ils ne sont ni une fédération de gymnastique, ni un groupe sportif,... ni une organisation de préparation militaire ». ¹

Qu'est-ce donc alors que le *scoutisme*, quel est son but, quelles sont ses méthodes? Comment expliquer son succès auprès des enfants et les encouragements presque sans réserve qu'il reçoit de tant de personnages en vue? C'est pour répondre à ces questions que nous voulons donner ici quelques notions de cette œuvre, nous réservant d'examiner à quelles conditions elle pourrait s'implanter parmi nous.

Histoire, but, esprit

Le *scoutisme* naquit en 1907, en Angleterre, dans une colonie de vacances que dirigeait le lieutenant-général Baden-Powell. C'est avant tout un système d'éducation morale et de préservation; c'est aussi un moyen de développer les aptitudes naturelles des jeunes gens, leurs facultés d'observation, leur adresse native. On propose à l'enfant de devenir un sujet d'élite, comme ces *escoutes*, dont parle Froissart, qui étaient « des hommes de dévouement qu'on envoyait aux avant-postes — aux postes d'écoute — et dont la mission était à la fois d'éclairer la marche d'une troupe et de se sacrifier au besoin pour le salut de tous ». ²

1. *Les Scouts de France*, page 8, Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris, 1923.

2. Cité par M. Georges GOYAU, dans sa préface au livre du P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*.

Le but avoué de l'institution est de rendre l'enfant digne de la confiance de ses supérieurs en faisant appel à son point d'honneur. Pendant la guerre sud-africaine le colonel Baden-Powell avait été frappé des services que lui avaient rendus des équipes de jeunes garçons dans la défense de Mafeking. Il en avait conclu que « les enfants sont capables de porter de bien plus grandes responsabilités qu'on ne croit communément, pourvu qu'on ose les prendre par le sentiment de l'honneur, et que rien n'est plus aisé que de les passionner pour leur propre formation ». Tout son plan d'éducation est sorti de cette pensée.

Les raisons de bien agir qu'on propose aux enfants ne sont pourtant pas uniquement d'ordre naturel. Toujours on suppose des motifs plus profonds, toujours on fait appel à la conscience, au sentiment religieux. « La religion est la seule chose dont le scoutisme ne peut se passer », déclare M. Graham, un des chefs du mouvement en Angleterre.¹

Une troupe d'éclaireurs n'est cependant pas une congrégation. On vise à former chez l'enfant l'homme complet, le citoyen. Or, former un homme, « c'est à la fois former son corps, son esprit et son âme. Il y faut un juste équilibre. Si vous ne développez que le corps, vous ferez un magnifique animal: c'est de l'élevage; non de l'éducation. Si vous ne vous occupez que de meubler le cerveau, vous risquez de produire un esprit faux et dangereux; et si vous prétendez ne vous adresser qu'à l'âme, les trois-quarts du temps les garçons ne viendront pas à vous. »²

1. P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 22.

2. Conférence de H. G. Elwes, rédacteur en chef de la *Headquarters Gazette*, citée par le P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 7.

Les méthodes

En fait, c'est le caractère que l'on semble surtout réussir à former chez les jeunes éclaireurs. On les entraîne au renoncement, au dévouement volontaire.

Les méthodes proposées à cette fin par Baden-Powell ont reçu la plus complète approbation dans tous les milieux. La liberté laissée à chacun dans l'interprétation de ses préceptes est probablement une des principales causes de son succès. Comme on se propose, en effet, de prendre l'enfant tel qu'il est pour « extraire sa personnalité », pour en faire un bon citoyen, animé de zèle patriotique, prêt à se sacrifier pour toutes les causes qui lui sont chères, il suit nécessairement que les moyens d'action, comme les raisons d'agir, varieront avec les milieux. Les chefs anglais reconnaissent eux-mêmes que cette facilité d'adaptation leur attira, plus que toute autre chose, la sympathie des catholiques. « L'Église catholique, écrit H.-G. Elwes, nous a été loyale dès le début, parce qu'elle s'est rendu compte que nous laissions à chaque corps religieux la liberté de son enseignement. L'Église anglicane, elle, fut d'abord méfiante... » ¹

Les méthodes particulières, même l'idéal proposé, ne seront donc pas exactement les mêmes dans les différents pays. Il est facile de s'en convaincre en lisant diverses rédactions de la promesse que fait l'éclaireur et de la loi qu'il s'impose.

Voici la formule usitée en France :

Promesse :

Sur mon honneur, avec la grâce de Dieu, je m'engage :
A servir de mon mieux Dieu, l'Église et la patrie ;
A aider mon prochain en toutes circonstances ;
A observer la loi scoute.

1. Conférence de H. G. Elwes, rédacteur en chef de la *Headquarters Gazette*, citée par le P. Jacques SEVEN, *Le Scoutisme*, page 25.

La loi elle-même se lit ainsi:

1. — *Le scout met son honneur à mériter confiance.*
2. — *Le scout est loyal à son pays, à ses parents, à ses chefs, à ses subordonnés.*
3. — *Le scout est fait pour servir et sauver son prochain.*
4. — *Le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout.*
5. — *Le scout est courtois et chevaleresque.*
6. — *Le scout voit Dieu dans la nature: il aime les plantes et les animaux.*
7. — *Le scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié.*
8. — *Le scout est maître de soi: il sourit et chante dans ses difficultés.*
9. — *Le scout est économe et prend soin du bien d'autrui.*
10. — *Le scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes.*

La devise de l'éclaireur est: *Prêt!* celle des chefs: *Servir.*

La prière du Scout de France:

*Seigneur Jésus, apprenez-moi à être généreux;
A vous servir comme vous le méritez;
A donner sans compter;
A combattre sans souci des blessures;
A travailler sans chercher le repos;
A me dépenser sans attendre d'autre récompense que
celle de savoir que je fais votre sainte volonté.*

Les trois principes directeurs:

*Le scout est fier de sa foi et lui soumet toute sa vie;
Le scout est fils de France et bon citoyen;
Le devoir du scout commence à la maison.*

L'organisation

Nous n'exposerons pas ici en détail l'organisation d'une troupe d'éclaireurs, ni tous les procédés qui permettent d'y entretenir le souffle de vie. La littérature *scoutiste* est déjà considérable et de nombreux manuels sont à la disposition de ceux qui voudraient prendre une part active dans cette œuvre de jeunesse.¹ Nous ne pouvons pourtant pas nous dispenser de donner une idée sommaire de son fonctionnement, si nous voulons en faire saisir les caractéristiques et la valeur éducative.

L'organisation des éclaireurs est des plus simples, des plus faciles, en apparence. Une trentaine de jeunes garçons forment une troupe; celle-ci se divise en patrouilles de six à huit membres. La troupe est commandée par un instructeur, le *scoutmestre*, comme les Français traduisent le mot anglais *scoutmaster*, auquel est presque toujours adjoint un assistant.²

A la tête de chaque patrouille est un chef, choisi parmi ses camarades, qui jouit d'une autorité réelle. L'âge d'admission est de onze ans au moins, de dix-huit ans au plus, communément entre douze et quinze ans. Le novice n'est admis qu'après un stage préparatoire pendant lequel il doit donner des preuves d'aptitude, surtout de constance et de bonne volonté. Le nouvel élu reçoit le costume officiel de la troupe et devient aspirant. Il s'efforce alors d'obtenir des diplômes: éclai-

1. Qu'il nous suffise de mentionner ici *Le Scoutisme* du P. Jacques SEVIN, publié à l'Action populaire, 51, rue St-Didier, Paris; les *Scouts de France*, les *Éclaireurs*, de BADEN-POWELL, qu'on peut se procurer au même endroit.

2. On aura remarqué la complaisance avec laquelle les Français ont emprunté aux Anglais, presque sans les modifier, les termes, l'extérieur de cette institution. Il n'en fallait pas davantage pour soulever bien des répugnances et faire naître des préjugés tenaces à l'égard d'une œuvre bonne en elle-même. Si l'on veut faire accepter chez nous ces méthodes d'éducation, il faudra se mettre en garde contre une servilité qui agacerait toujours les gens d'esprit et qui rebuterait souvent les meilleures volontés. Nous éviterons donc l'emploi des anglicismes trop crus, chaque fois qu'un mot français traduira notre pensée. Espérons qu'en France, le bon goût recouvrant ses droits, des expressions plus conformes au génie de notre langue seront peu à peu mises en cours.

reur de deuxième, puis de première classe, chef de patrouille et, plus tard, chevalier, instructeur.

Ces distinctions supposent chez l'enfant un développement considérable de ses talents naturels. C'est dans ce travail de perfectionnement que consiste l'originalité du système. Personne, en effet, n'est admis à porter le costume d'éclaireur s'il ne peut se servir à propos des six nœuds usuels (nœud droit, de tisserand, de cabestan, de chaise, de grappin, de jambe-de-chien); s'il ne sait faire avec des cordes et quelques bâtons une échelle, une civière, une passerelle, un échaffaudage; s'il ne sait saluer, hisser un drapeau, indiquer sa route par des signes conventionnels, suivre quelqu'un à la piste; s'il ne peut communiquer au moyen de l'alphabet Morse. Ce sont les premières notions que doit acquérir le *bleu* qui se présente. S'il est débrouillard, il dégourdit ses doigts et affine sensiblement ses yeux et ses oreilles en quelques semaines.

Tous ceux qui en ont fait l'expérience l'attestent, la grande majorité des enfants ordinaires se passionne pour ce genre de travail, qui remplit les heures vides, favorise la santé et ne nuit en rien aux études. Les petits garçons s'y intéressent et le pratiquent partout, les instructeurs s'y attachent aussi. « Je doute fort, écrit l'un d'eux, Seton Malcolm, qu'on rencontre un seul homme qui ait essayé d'enseigner le scoutisme aux enfants et qui ne convienne qu'avec tous ses ennuis, c'est un des jeux les plus passionnants auxquels il ait jamais joué. » ¹

Les brevets

Quand il est familiarisé avec les exercices généraux, l'enfant se spécialise et marche à la conquête des brevets. En effet, comme la grande tâche qu'on lui fait entre-

1. Cité par Le P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 15.

prendre est celle de sa formation personnelle, on lui fait ambitionner divers brevets d'aptitude ou de capacité. Ces brevets sont nombreux, correspondant aux exercices qui conviennent à cet âge: nageur, débrouillard, interprète, cycliste, signaleur, infirmier, cuisinier, relieur, charpentier, électricien, plombier, blanchisseur, cordonnier, éleveur de poules, jardinier, dessinateur, déclamateur, musicien, photographe, astronome, naturaliste, hygiéniste, etc., etc. Chez les catholiques on a ajouté ceux d'enfant de chœur, de servant de messe, de catéchisme, d'histoire sainte et quelques autres, qu'on peut multiplier.

Ces brevets ne s'obtiennent qu'après des examens qui ne manquent pas de sérieux. Le *scout* n'obtient son brevet de cuisinier que s'il sait faire une soupe et un ragoût, écorcher un lapin, plumer une volaille et la préparer pour la cuisson, cuire un pain ou un gâteau. Le brevet de charpentier suppose qu'on peut abattre un arbre de moyenne grosseur et l'équarrir, fabriquer un meuble utilisable, faire des travaux de réparation. L'astronome, non seulement connaît l'usage de la boussole, mais peut s'orienter d'après les astres et d'autres signes naturels, sait lire les cartes les plus compliquées et confectionner rapidement un croquis topographique. A la suite d'une promenade, pour exercer leurs facultés d'observation, on fait faire aux enfants des rapports écrits très détaillés de tout ce qu'ils ont vu. L'infirmier doit savoir donner les premiers soins que requiert une fracture, faire un premier pansement aux blessés, pratiquer la respiration artificielle.

L'éclaireur qui subit avec succès ces examens peut porter l'insigne (*badge*) de sa nouvelle capacité. L'éclaireur de première classe qui a conquis six brevets a droit à une cordelière jaune et verte, celui qui en a douze porte la cordelière blanche et rouge; celui qui, après des années de travail, en obtient dix-huit, est décoré

de la cordelière d'or. D'autres distinctions, comme le *loup d'argent*, sont décernées à ceux qui, déjà reconnus pour leurs mérites généraux, ont accompli quelque action d'éclat.

Les Petits-Loups

Pour satisfaire plus vite les aspirations des tout petits qui ambitionnent de devenir éclaireurs, on a créé la section des Petits-Loups, ou Louveteaux, qui ont de huit à dix ans. Leurs règles sont simples:

Le Louveteau écoute le vieux Loup;
Le Louveteau ne s'écoute jamais.

En voici les principales applications pratiques:

Le Louveteau pense d'abord aux autres;
Le Louveteau ouvre les yeux et les oreilles;
Le Louveteau est toujours propre;
Le Louveteau dit toujours vrai;
Le Louveteau est toujours gai.

L'éclaireur a pour mot d'ordre *Être prêt*; le louveteau, *Faire de son mieux*. Lui aussi doit se préparer à son admission. Pour obtenir sa première étoile, il lui faut connaître l'emploi des quatre principaux nœuds utiles à toutes fins, savoir faire la culbute et jouer à saute-mouton, pouvoir lancer une balle au but et exécuter deux numéros de gymnastique, savoir comment et pourquoi il faut se couper les ongles et respirer par le nez. Pour obtenir sa seconde étoile, il devra savoir nettoyer une paire de chaussures, allumer le feu, plier ses vêtements, transmettre un message de quinze mots sans erreur. Car le plus important, quand on fait une commission, n'est pas de courir vite, c'est de traduire exactement la pensée de celui qui nous envoie. Le louveteau devra aussi pouvoir panser un doigt blessé, recouvrir

une brûlure et comprendre le danger de la saleté dans une égratignure. Il peut aussi ambitionner des brevets d'observateur, de collectionneur, de gymnaste; il apprendra à peler les pommes de terre, à cuire un œuf, à laver la vaisselle et les vitres, à nettoyer les couteaux et les cuivres. Bref, comme son aîné l'éclaireur, le Petit-Loup s'exerce tout d'abord dans les travaux du ménage; car « le devoir du scout est de se rendre utile », et « le devoir du scout commence à la maison ».

On comprend alors que la formation des louveteaux est confiée de préférence aux dames et aux jeunes filles. En Angleterre, c'est une catholique, Miss Barclay, qui, en sa qualité de secrétaire générale, fut la grande organisatrice et reste l'âme de la section des *Wolf Cubs*. Elle a sa page dans l'organe officiel de l'association.

Vie interne

Pour tenir sa bonne volonté en haleine, l'éclaireur s'engage à la bonne action quotidienne, entendez, au service extérieur rendu par surérogation. « Chaque matin, le scout fait un nœud à la pointe du foulard règlementaire et n'a le droit de défaire ce nœud qu'après avoir rendu service au prochain. » On attache, parmi les directeurs du *scoutisme*, une grande importance à cette habitude, afin de former le jeune homme au dévouement et de le tenir en éveil sur les besoins des nécessiteux. C'est ainsi qu'on leur fait pratiquer ce qu'on appelle le *secourisme*, l'empressement à offrir au prochain aide et protection.

C'est le chef de patrouille et son second qui sont chargés de l'éducation des nouveaux venus. On peut dire que la vie de la troupe dépend en grande partie de la fidélité à cette coutume. « Le visiteur qui survient à l'improviste au milieu d'une réunion scoute a

grande chance de se trouver en face du spectacle suivant : dans les différents coins de la salle les enfants sont répartis en petits groupes. Les uns, autour d'une table, tachent de dresser de mémoire la carte de l'itinéraire suivi la veille en excursion; sur une civière composée de deux bâtons et de deux pardessus, d'autres s'entraînent à transporter sans secousse un jeune blessé; d'autres, enfin, écoutent, tout yeux et tout oreilles, un chef de patrouille enthousiaste... » L'instructeur, lui, est apparemment inoccupé. Mais « cette abstention apparente du chef de la troupe n'est pas signe qu'il se désintéresse de son rôle. Elle est, au contraire, l'application d'un principe et d'un système: le système des patrouilles... C'est, en somme, une méthode de gouvernement et d'enseignement des garçons par les garçons. » ¹

Les chefs de patrouille doivent faire ici le gros de l'ouvrage, mais ils peuvent se faire aider. Ils trouvent généralement sans peine des collaborateurs bénévoles parmi les papas des éclaireurs, ouvriers spécialisés, instituteurs, hommes de profession, qui viennent enseigner aux jeunes garçons les éléments de leur science ou quelques trucs de leur métier. A leur école les enfants révèlent leurs dispositions et leurs goûts, ce qui constitue pour eux un commencement d'orientation professionnelle. L'instructeur intervient aussi, mais surtout pour mettre en marche, pour conseiller, pour encourager.

Cet instructeur, comme son assistant, peut être n'importe qui, un employé de banque ou de magasin, un jeune ouvrier, un instituteur, tout jeune homme de dévouement et de bonne conduite qui veut pratiquer l'apostolat. On exige qu'il ait au moins une vingtaine d'années. Il lui faut, outre des dispositions exceptionnelles dans l'ordre moral, des aptitudes naturelles parti-

1. P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 93 et suiv.

culières. Le goût pour le jeu et la jeunesse d'âme ne sont pas les moins importantes des qualités qu'il doit avoir. Il faut, en effet, que les commandants se prennent eux-mêmes aux travaux et aux jeux de leurs éclaireurs. Ils doivent être toute autre chose que des pédagogues; ce sont de grands frères, qui aiment leurs jeunes camarades et qui s'en font aimer.

La Troupe

On devine que le choix et la formation technique de ces entraîneurs ont une importance considérable. En Angleterre, par exemple, où dès le début le nombre des éclaireurs s'éleva, en deux ans, à 123,900, on connut la crise du personnel instructeur. Pour former des maîtres compétents, on institua donc des cours réguliers, on ouvrit une école spéciale. De même aux États-Unis, à l'université catholique de Fordham, New-York, on a rattaché au cours de sociologie des leçons de *boyology* pour la formation des instructeurs. Le jeune homme qui se devine cette vocation doit, en effet, s'y préparer soigneusement en étudiant les principes et les méthodes, en pratiquant lui-même les procédés de cette éducation. En France, on exige qu'il consacre au moins trois mois à cet entraînement. Ensuite, il commence à constituer sa propre troupe, s'entend avec les parents, se cherche des protecteurs. Il choisit quelques garçons d'élite, et s'exerce avec eux. Ces premières recrues deviendront plus tard ses chefs de patrouille. Les réunions se font au moins deux fois la semaine, entre sept et neuf heures du soir. Quand la saison le permet, le samedi, il y a sortie dans la campagne.

Le local où la troupe se réunit n'a pas besoin d'être bien grand ni luxueux. On s'est souvent contenté d'un hangar, même d'un dessous de viaduc sommairement cloisonné. L'important est que la troupe puisse se

réunir quelque part, qu'elle y soit chez elle, et qu'elle puisse y faire tout le bruit qu'elle voudra. En été, pendant une ou deux semaines, on vit sous la tente, en pleine campagne, voire en pleine forêt. Des enthousiastes ont même proposé la vie, les allures des Peaux-Rouges, comme l'idéal auquel on devait tendre. Disons tout de suite que le général Baden-Powell désavoua le promoteur de ces excentricités, M. John Hargrave, *White Fox*, comme il s'appelle lui-même, et qu'il l'exclut de l'Association des Éclaireurs anglais.

On attache une grande importance à la vie en plein air. « Plein air et campisme sont indispensables à la formation des garçons et des troupes. Une réunion en plein air vaut mieux et apprend plus de choses que cinq séances au quartier. »¹ « On n'est pas un vrai scout tant qu'on n'a pas passé quelques nuits sous la toile », dit de son côté un officier anglais.² Il y a deux sortes de camp, le camp de fin de semaine, du samedi au dimanche, puis le grand campement annuel, qui peut durer de huit à quinze jours. Les Anglais eux-mêmes attachent beaucoup plus d'importance aux campements courts et fréquents qu'à la semaine de vie sous la tente. « Des camps de fin de semaine, fréquemment répétés, et des excursions par petits groupes sont infiniment plus utiles que le grand camp annuel. »³ Mais toutes ces sorties, pour être profitables, et exemptes de désagréments, doivent être minutieusement préparées. « Ces réunions au dehors ne s'improvisent pas, et pour qu'elles ne dégénèrent pas en promenades ou en jeux inutiles, on peut dire aussi qu'elles doivent être préparées par le scoutmestre avec cinq fois plus de soin que les autres. L'expérience a démontré que, en prenant les précautions

1. *Scouts de France*, page 13.

2. Cité par le P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 114.

3. *Ibid.*

voulues, un camp scout peut ne pas offrir plus de dangers moraux qu'une colonie de vacances ordinaire. Cependant ce n'est pas par là que débutera, ni pour lui, ni pour ses garçons, un scoutmestre qui ne veut pas être imprudent, et un chef novice ne fera pas son premier camp sans le concours d'un chef, campeur expérimenté. » ¹

Associations

L'extraordinaire succès des méthodes de Sir Robert Baden-Powell a nécessité dans plusieurs pays une organisation compliquée, généralement calquée sur celle de la Grande-Bretagne. Un Bureau international fut même établi, dont le siège est à Londres et dont le président est Sir Robert Baden-Powell lui-même.

Au Canada, un comité général, siégeant à Ottawa, fut constitué en 1914 par un *Acte* du gouvernement fédéral. Le gouverneur général en est le président. Il y a ensuite les comités provinciaux, puis des comités régionaux et locaux, à la tête desquels sont des commissaires, des assistants-commissaires, des secrétaires, des trésoriers et d'autres officiers. Le comité provincial de la province de Québec siège à Montréal; des comités régionaux existent à Québec, à Sherbrooke, aux Trois-Rivières. Le gouvernement du Canada accorde au comité central d'Ottawa une subvention annuelle de 15,000 dollars; quelques gouvernements provinciaux versent aussi une contribution au comité de leur province.

Deux fois déjà les éclaireurs du monde entier furent convoqués en congrès international (en *jamboree*, comme ils disent), à Londres en 1920, à Copenhague en 1923. En 1920, les catholiques constituaient l'*Office international des Scouts catholiques*, approuvé et béni à diverses reprises par le Pape, dans le but de promouvoir l'unité

4. *Scouts de France*, page 13.

de vues entre les troupes des différents pays et d'obtenir l'appui sympathique des autorités religieuses. S. Ém. le cardinal Bourne en est le président honoraire et le comte Mario di Carpegna en est le président actif. Le siège du secrétariat est à Paris. L'Office ne reconnaît et n'affilie que les associations catholiques, à raison d'une par pays.

Le pèlerinage des éclaireurs à Rome, à l'occasion du Jubilé, fournit à ces enfants, venus de tous les pays d'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Amérique, l'occasion de rencontres souvent touchantes et dont le Souverain Pontife augura d'heureux résultats pour le développement de l'internationalisme catholique.

DEUXIÈME PARTIE

Telle est l'institution.¹ Son succès dépend sans doute beaucoup des personnes qui la mettent en pratique, mais on s'accorde à dire, en tout pays, qu'elle offre aux enfants d'excellentes occasions de se vaincre, de bons moyens de développer leurs talents naturels et de se former à la vertu. A l'âge difficile où l'adolescent cesse d'être enfant pour devenir jeune homme, elle fournit à son imagination, à ses désirs, à ses sens, un aliment et un dérivatif qui suffisent souvent pour amortir l'impétueuse poussée de ses passions. En lui proposant pour but de sa vie le service de Dieu, l'aide au prochain, le dévouement à sa patrie, on établit son âme dans une atmosphère morale supérieure, où les faiblesses et les emportements de son âge sont moins redoutables.

D'ailleurs, et les auteurs n'ont pas manqué d'en faire la remarque, Baden-Powell avait eu, pour beaucoup de ses prescriptions, de nombreux devanciers. Les longues promenades, la vie en plein air, sont depuis longtemps familières aux jeunes Anglais; le groupement des jeunes garçons en troupes, qui se divisent en patrouilles, sous le commandement immédiat d'un camarade, la fiction d'un monde quelque peu imaginaire où se déroule pendant quelques heures la vie de l'enfant, ce sont des procédés déjà mis en usage dans bien des maisons d'éducation, soit dans les cours de récréation, soit dans les classes. Le *Ratio Studiorum* des Jésuites, par exemple, recommande fort le partage des classes de grammaire en deux camps, où les généraux et les décurions surveillent le travail de leurs hommes, les activent et les entraînent pour la victoire sur leurs rivaux. Les conseils

1. Nous négligeons délibérément certaines additions postérieures faites à l'organisation générale des éclaireurs, celle des *Scouts-Marins*, par exemple, celle des *Girl-Guides*, celle des *Routiers*. Nous nous limitons aux classes les plus répandues.

de jeux, les officiers de clubs qui préparent des rencontres et stimulent l'ardeur des concurrents, tout cela développe les qualités des futurs chefs. Le principe est le même: passionner les enfants pour leur propre formation, leur faire exercer une surveillance mutuelle, les occuper pour les distraire des mauvaises pensées et pour prévenir les mauvaises actions. Le général Baden-Powell eut le mérite d'appliquer ces principes en adaptant avec un rare bonheur un mécanisme très complet au tempérament des jeunes garçons.

Chez nous

Ces méthodes d'éducation auraient-elles leur raison d'être chez nous? Plusieurs le pensent et de puissantes sociétés songent à les propager avec vigueur dans nos grandes villes. Des hommes d'œuvres, ou simplement des hommes d'esprit ouvert, s'intéressent fort à ce mouvement et cherchent un moyen d'y faire entrer nos jeunes garçons.

Quiconque connaît un peu l'existence de nos garçons de douze à quinze ans sait combien des œuvres de protection leur sont nécessaires. Chaque année, et même plusieurs fois l'an, le magistrat qui préside à la cour juvénile de Montréal et le secrétaire du Comité catholique de Protection et de Renseignements, renouvellent leurs doléances sur les dangers qui menacent nos garçons, sur le peu de surveillance que les parents exercent sur eux, sur l'insuffisance des moyens d'amusement qui sont à leur disposition. Quand s'ouvrent les vacances, à la fin de juin, cinquante mille jeunes garçons sont pour ainsi dire jetés sur le pavé, ne sachant que faire d'eux-mêmes. C'est l'infime minorité qui peut, et qui pourra toujours, bénéficier des avantages de la campagne, soit avec leur famille, soit chez des parents, soit dans les colonies de vacances. Les autres, du matin au soir et

tard dans la nuit, sont exposés à toutes les suggestions, à tous les entraînements des mauvais camarades et du cinéma scandaleux. Ne pourrait-on pas utiliser les exercices des éclaireurs pour amuser à bon marché quelques milliers de ces garçons et de ces garçonnets ? Quel avantage si l'on pouvait, tout en les distrayant, cultiver en eux les principes de l'honnêteté et la pratique du dévouement ! Nos enfants auraient bien besoin de développer chez eux la loyauté et la franchise, toute cette religion de l'honneur, si délaissée dans nos âges démocratiques. La foi religieuse, vivace dans leur esprit, animerait facilement ces vertus naturelles. Après les vacances, l'institution continuerait ses bons offices pendant les longues soirées d'automne et d'hiver.

Sans doute, nous n'aurons pas là un remède à tous les maux. Nous ne nous faisons pas illusion, en effet, sur les résultats obtenus ailleurs et nous tâchons de réduire à leurs justes proportions les succès dont on nous parle. Mais ces succès semblent réels. Aux États-Unis, dans une enquête sur la moralité des jeunes garçons qui fréquentent les écoles, on a constaté que plus de 80 pour cent des éclaireurs respectaient la propriété du prochain, même dans l'occasion du vol, tandis que, parmi les enfants ordinaires, moins de 40 pour cent s'abstenaient du larcin ou de la tricherie.¹ Sir Robert Baden-Powell ne craint pas de déclarer que « le scoutisme est un moyen par lequel l'apache le plus fieffé peut être amené à des pensées plus hautes et aux éléments de la foi en Dieu ; associé à l'obligation scout de faire chaque jour une bonne action, il fournit la base des devoirs envers Dieu et le prochain, sur laquelle les parents ou le directeur spirituel peuvent construire plus facilement l'édifice de la foi. »² Pourquoi ne pas tirer

1. *Études*, revue fondée par les Jésuites de Paris, 5 mai 1924, page 319.

2. Cité par le P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 27.

parti de ce moyen d'éducation, chez nous où les enfants sont plus dociles, plus pieux que dans la plupart des autres pays? Pourquoi ne pas travailler, nous aussi, à rendre nos enfants, en même temps que plus moraux, plus habiles, plus observateurs, plus débrouillards? En présence de concitoyens hardis et conquérants, ils auraient bien besoin de développer leur esprit d'initiative.

Choix des sujets

Cependant, si une troupe d'éclaireurs n'est pas une congrégation, elle n'est pas non plus une école de réforme. Même avec un personnel expérimenté, une sélection s'impose pour le choix des membres, surtout si l'on doit camper en plein air. Dans ce cas, « vous ne pouvez pas vous payer le luxe d'un seul garçon dont vous ne soyez pas sûr, écrit un homme d'expérience; il peut vous gâter les deux-tiers du camp. » La marque à laquelle on reconnaît les sujets admissibles, c'est l'acceptation franche et cordiale de la discipline. « Vous devez exiger l'obéissance au premier mot, ajoute-t-on. Un enfant qui n'obéit pas est un scout raté, une troupe qui n'obéit pas n'offre aucune garantie. »

Ce groupement semble donc surtout destiné à préserver, à perfectionner les bons enfants. Il ne recherche pourtant pas avec prédilection les enfants naturellement sages et trop dociles. Son ambition est de former des chefs; or les tempéraments de chefs ne sont pas lymphatiques. Des garçons espiègles, par conséquent fort exposés, même de prétendus mauvais sujets peuvent s'y amender, pourvu qu'ils ne soient pas déjà enfoncés dans le vice, qu'ils aient l'esprit ouvert et qu'ils sachent apprécier l'estime et la confiance de leurs supérieurs. Des troupes recrutées parmi des enfants de très basse catégorie ont donné de bons résultats.

Les sujets d'élite, parmi les éclaireurs, seront donc ces garçons vigoureux, contents de vivre, qui ont leur franc parler et qui aiment à s'imposer aux autres. Ce sont eux qu'il faut cultiver et déterminer à poursuivre l'idéal humain par la fidélité à Dieu, aux devoirs d'état, par la pratique des vertus sociales et l'effort constant pour se grandir. A leur tour ces jeunes gens formeront des camarades moins bien doués et feront rayonner l'esprit de l'association dont ils font partie.

Adaptation nécessaire

Si nous voulons utiliser chez nous cette méthode d'éducation et de préservation, il faudra, comme dans les autres pays, l'adapter à notre tempérament, à nos coutumes. Ici aussi il faudra prendre l'enfant tel qu'il est et lui faire développer lui-même ses heureuses tendances natives: c'est l'essence même du système. Or l'enfant canadien-français diffère sensiblement de l'enfant anglo-canadien. L'institution, née en Angleterre, comporte tout un ensemble de noms, de pratiques, d'allusions, qui nous déroutent ou ne nous disent rien. Il faut un robuste appétit pour digérer, comme beaucoup de Français et de Belges, toutes les particularités du *scoutisme* anglais. Quelques-unes rappellent trop le code maçonnique ou la société secrète;¹ d'autres ne se com-

1. Ici nous n'entendons nullement insinuer que l'organisation des éclaireurs se rattacherait en quelque manière à la franc-maçonnerie. Le Souverain Pontife n'encouragerait pas comme il le fait une association qui aurait une telle accointance. D'ailleurs, les officiers anglais, qui ont reconnu avec empressement les éclaireurs catholiques de France et de Belgique, ont refusé de reconnaître les éclaireurs français *laïques*. Mais nous faisons allusion à certaines formes extérieures, aux saluts, à la prédilection pour le symbolisme, le totem, les noms et mœurs des animaux, toutes ces choses qui caractérisent la maçonnerie américaine et les innombrables sociétés qui s'en rapprochent. Nous savons bien que les Anglais, qui s'amusent à ces signes et à ces appellations, n'y attachent pas plus d'importance qu'il ne convient. Ils ne trouveront donc pas mauvais que, gardant la substance, nous laissions de côté des détails insignifiants, qui ne serviraient qu'à rebuter les bons esprits, qu'à agacer des personnes d'excellent vouloir.

prennent bien qu'à la lumière de certaines lectures, qui nous sont généralement étrangères. Ainsi l'organisation des Petits-Loups est calquée sur une fiction de Kipling, populaire dans les écoles anglaises, mais totalement inconnue dans les nôtres. N'allons pas dérouter l'esprit de nos enfants et les embarrasser avec cet attirail d'allusions qu'ils ne comprendraient pas. Que leur diraient le nom d'Akela, le cri de la louve, le salut avec les mains dressées en oreilles de loup? Y aurait-il avantage à répandre parmi eux des appellations ou des habitudes empruntées aux mœurs des Peaux-Rouges? Nous avons la coutume, nous, de distinguer nos groupements par des noms d'hommes, de villes, d'événements célèbres, surtout ceux qui rappellent les origines de la Nouvelle-France: nous ne croyons pas que les éclaireurs y gagnent à prendre des noms d'animaux. L'essentiel n'est assurément pas dans ces bizarreries, qui intéressent plus ou moins les enfants selon les lectures qu'ils ont faites et les contes qui ont bercé leur enfance. Les Anglais aiment les noms exotiques, ce qui rappelle la vie primitive ou sauvage; nous n'avons pas ce goût. Ne cherchons pas qui a raison, laissons chacun suivre ses préférences.

Ajoutons que certaines parties du costume des éclaireurs ne plaisent pas à tous. Les genoux à l'air ne séduisent pas tout le monde; le chapeau de vacher américain manque d'élégance, surtout sur la tête d'un adolescent. La latitude qu'on laisse dans le choix du costume permettra sans doute de satisfaire toutes les exigences et d'éviter ainsi beaucoup des préventions et des obstacles que rencontre le *scoutisme*.

Opinion française

Le P. Doncœur, S. J., l'un des plus vaillants apôtres de la reconstruction spirituelle en France, écrivait récemment à ce sujet: « Intransigeant sur la question reli-

gieuse et doctrinale, le scoutisme catholique de France reconnaît que, dans son langage et dans ses apparences, certains traits n'ont pas encore été complètement soumis à l'action de la sève française. Les chefs des *Scouts de France* font porter leur effort à réduire ces éléments les uns après les autres... Il en sera de même pour tous les détails, très secondaires d'ailleurs, qui font parfois prendre les scouts pour des *boys* du Far West égarés chez nous. C'est la mission du comité directeur de faire ces adaptations et de les imposer. La sagesse veut d'ailleurs que l'on ne supprime rien avant de pouvoir le remplacer par des éléments meilleurs. Cette règle justifie la survivance de certains usages étrangers qui ont une réelle valeur pédagogique et qu'il serait imprudent de répudier avant d'imaginer mieux. » ¹

Si donc nous imitons les Anglais, imitons-les intelligemment. Comme eux, prenons nos enfants tels qu'ils sont, développons leurs tendances heureuses, adaptons nos moyens de formation à leurs goûts et à leurs habitudes, sans innover inutilement, sans bouleverser les coutumes familiales ou nationales. Le P. Doncœur écrit encore : « Baden-Powell a nettement conçu le scoutisme comme un moyen de renouveler son pays. Pour cela il a fait le bilan impitoyable des défauts et des vices actuels de son peuple, contre lesquels il a dressé les vieilles vertus des héros de sa race. Ayant construit un idéal humain bien anglais, c'est-à-dire capable de séduire des imaginations et des cœurs de garçons anglais, il leur a proposé les formules, les gestes, les règles les mieux faites pour susciter les enthousiasmes anglais; si près de cinq cent mille scouts anglais obéissent aujourd'hui à son appel, si, depuis le débardeur du port de Londres jusqu'au roi, toute la nation acclame les *boy-scouts* avec une telle faveur, c'est parce que Baden-

1. *Études*, Paris, 5 mars 1926, page 532.

Powell a su faire d'eux la plus vivante incarnation du rêve de la race.

« La première règle que le fondateur du scoutisme nous enseigne n'est donc pas de transporter servilement son style anglais par delà le Canal; mais, obéissant à son exemple, guidés par ses préceptes en ce qu'ils ont de valeur universelle, de refaire tout le travail qu'il a accompli, puisque c'est notre pays qu'il faut renouveler, ses défauts qu'il faut combattre, ses vertus exploiter, son imagination séduire. « Soyez tels, dira Baden-Powell aux *Scouts de France*, que, lorsque vous paraîtrez quelque part, tout beau garçon français se dise: *Me voilà, tel que je rêvais d'être!* De ce moment vous serez vite, vous aussi, des centaines de mille, et le pays vous acclamera comme la fleur de la race. » Un article paru en février dans le *Scout de France*, ayant fortement exprimé la nécessité d'une adaptation du scoutisme au caractère et aux traditions de la France, un chef anglais, M. Hubert Martin, directeur du Bureau international du scoutisme, écrivit de Londres au P. J. Sevin:

« J'ai été à la fois intéressé et amusé de lire l'article du *Scout de France*. Je suis tout à fait de son avis; mais s' imagine-t-il vraiment qu'il y ait personne qui désire que les scouts de France *copient les Anglais?* C'est la dernière chose au monde que nous souhaiterions. Le scoutisme, pourvu que ses principes fondamentaux soient maintenus, est destiné à être adapté par chaque pays à sa façon, à son tempérament national et à ses caractères particuliers. »

« Si nous désobéissions à cet enseignement capital, nous pourrions bien jouer aux *boy-scouts*, — et ce serait une mode passagère comme tant d'autres snobismes, — mais, ayant trahi sa discipline et sa loi essentielle, nous

nous serions interdit de servir efficacement la cause du scoutisme. »¹

L'organisation des éclaireurs, au Canada français, devra tenir compte de ces principes fondamentaux. Elle devra s'efforcer de réaliser l'idéal du Canadien français, dans son langage, dans sa tenue, dans sa conduite, dans sa pratique religieuse. Ce sera le meilleur moyen de dissiper les préjugés et de conquérir la sympathie universelle.

Deux points à signaler

Deux points, en particulier, doivent attirer notre attention: l'esprit militariste qu'on pourrait inspirer aux éclaireurs et le patriotisme qu'on cultiverait en eux.

Aux États-Unis, quand on reproche aux promoteurs du *scoutisme* de favoriser l'esprit belliqueux, plusieurs s'en défendent avec indignation;² en France, au contraire, on voit dans cette tendance un nouveau motif d'encourager le mouvement; en Angleterre, on se contente de déclarer que les éclaireurs ne font partie, ni de l'armée, ni de la marine.

La vérité, c'est qu'il est bien facile de donner à cette organisation l'allure militaire. Sa discipline, la fierté qu'on inspire aux enfants, le sentiment patriotique qu'on chauffe en eux, tout tend à suggérer aux éclaireurs qu'ils se préparent pour la bataille. Du reste, l'adolescent aime d'ordinaire à poser en soldat et ne se fait pas faute d'accuser davantage l'apparence militaire de sa troupe. Des zélotes, même dans notre pays, ne manquent pas d'exploiter cette propension du jeune âge. Selon la remarque d'un pasteur de Montréal, le Dr McCutcheon, « on dépose le germe du militarisme dans la tête de ces enfants. L'uniforme, l'exercice militaire sont les meil-

1. *Études*, Paris, 5 mars 1926, pages 533-534.

2. Voir, par exemple, la *Catholic Fortnightly Review*, novembre et décembre 1925.

leurs moyens de nourrir l'esprit guerrier chez les jeunes gens du Dominion ». ¹

Explique qui voudra cette prédisposition naturelle: le jeune homme s'enthousiasme rapidement pour le métier des armes, il rêve facilement combats et conquêtes. Même après un siècle de paix avec nos voisins, nos jeunes gens se passionnent encore pour les aventures guerrières. Nous ne croyons pas qu'il faille développer cette tendance au Canada. Contre qui se préparerait-on à combattre dans les provinces de Québec et d'Ontario?... Il vaut mieux ne pas se forger d'ennemis, même en imagination.

Heureusement le militarisme ne semble pas inséparable du *scoutisme*. Il ne faut pas confondre, en effet, les troupes d'éclaireurs avec les corps de cadets ou les *Boys' Brigades*. Les éclaireurs n'ont ni fusils, ni tambours; ils ne font pas l'exercice militaire, ils peuvent même se passer de clairons et de drapeau. Si, dans la plupart de nos collèges et de nos séminaires, on peut faire des exercices de milice sans se laisser pénétrer par l'esprit militariste, à plus forte raison les patrouilles d'éclaireurs pourront-elles garder des allures et des aspirations pacifiques.

1. La *Gazette*, de Montréal, 2 juin 1924. Inconsciemment peut-être, les harangues des chefs aux éclaireurs, les commentaires du mot d'ordre *Be prepared*, rendent vite un son belliqueux. Récemment un homme fort estimable, qui repousse toute idée de propagande religieuse ou politique, M. John-A. Stiles, d'Ottawa, assistant-commissaire dans le Conseil général des éclaireurs du Canada, disait à Montréal devant les officiers et chefs de patrouilles: « Qu'arrivera-t-il en Afrique-Sud, où la population noire dépasse celle des blancs? Qu'arrivera-t-il au Japon, dont la population est déjà trop considérable pour son territoire? Les Chinois expulseront-ils les étrangers ou morcelleront-ils leur immense pays par leurs guerres intestines? Les Indes auront-elles leur gouvernement autonome? Autant de questions qui se posent pour l'avenir et auxquelles nous ne pouvons pas rester étrangers. Tout peut arriver et nous devons être prêts. » (Compte rendu de la *Presse*, 17 février 1926). M. Stiles reconnaîtra facilement qu'aujourd'hui de nombreux Canadiens n'aiment pas qu'on entretienne de telles préoccupations parmi notre jeunesse.

La question du patriotisme a également son importance. Il n'y a qu'une sorte de patriotisme qui soulève spontanément l'enthousiasme du petit Canadien français: c'est le patriotisme naturel, celui qui a sa source dans la communauté de sang, de langue et de foi religieuse. Le patriotisme de raison, fondé sur l'intérêt, n'émeut guère nos garçons de douze à quinze ans. Le drapeau, l'hymne national qui les feront vibrer ne sont pas l'*Union Jack* et le *God save the King*; la patrie qu'ils veulent grande et prospère n'est pas l'Empire britannique, mais le Canada, tout spécialement le Canada français. Voilà l'objet de leur amour patriotique. Leur en proposer un autre, ce n'est pas « prendre l'enfant tel qu'il est », c'est vouloir l'influencer, le modifier, le contrarier, c'est aller contre les principes mêmes du *scoutisme*. L'enfant se tiendra en garde contre une telle influence. Il faut au jeune homme un patriotisme franc, facile à comprendre, réduit à une idée simple, à un symbole qui lui parle, rien d'artificiel et de frelaté. Un tel sentiment, qui germe de lui-même, qui se nourrit de l'histoire des ancêtres, des poursuites actuelles et des rêves d'avenir, contribue grandement, dans tous les pays, à moraliser les jeunes gens passionnés, à les élever au-dessus des basses préoccupations. Nous pouvons donc le cultiver sans crainte, bien plus, nous ne devons pas négliger son heureuse influence. Mais ce sentiment net, à l'accent irrésistible, ceux-là seuls le feront bouillonner dans l'âme de nos éclaireurs, qui s'en seront d'abord saturés eux-mêmes. Les autres y substitueront des formules grandiloquentes, qui sonnent faux, qui ne répondent à rien, qui n'entraînent pas à l'abnégation de soi-même et aux aspirations supérieures.

CONCLUSION

L'organisation de troupes d'éclaireurs, soumise à de légitimes adaptations, si elle est désirable chez nous, est-elle réalisable? Convient-il de demander à ceux de nos jeunes gens qui en seraient dignes et capables, de s'intéresser au perfectionnement physique et moral de nos adolescents? Car c'est de cela qu'il s'agit. Auraient-ils chance d'y réussir?

La chose ne nous paraît guère douteuse. Divers essais ont déjà démontré que, chez nous comme ailleurs, l'Église catholique offre de précieux avantages pour le succès de cette œuvre de jeunesse et que nos associations lui apporteraient une aide appréciable. L'intérêt qu'on semble porter à cette institution, dans les milieux les plus divers, nous ferait même craindre l'engouement plus que l'inertie. Rappelons donc brièvement les conditions qui s'imposent à ceux qui veulent entrer dans cette voie.

D'abord, le choix des instructeurs. Il y faut un ensemble de qualités qu'on ne rencontre pas partout. Les jeunes instituteurs sembleraient tout désignés pour cet emploi: n'oublions pas pourtant qu'il faut au guide d'éclaireurs une diversité de dons naturels, un ensemble de vertus, une sorte de vocation, qu'on n'exige pas de tout le personnel enseignant. A la fascination qui attire le jeune garçon, à la souplesse qui s'accommode de tout, à la maîtrise du manieur d'hommes, il faut joindre un patriotisme contagieux et le zèle apostolique.¹

1. Nous soumettons à la méditation des futurs instructeurs ces lignes d'un aumônier américain de grande expérience: *The future scout master will learn that there is one thing better than being a real live boy, and that is to be a real live boy leader; but to be a real live boy leader the scout master must be a real man himself, the kind of a man boys will naturally follow, admire, respect, emulate and obey. He must not be a moral slacker. He must live the scout law seven days in the week, rain or shine, if he wishes to succeed in the eyes of that most relentless and uncompromising of judges, the boy.* — *Woodstock Letters*, 1924, page 20.

De ces jeunes gens capables d'abnégation personnelle pour le bien spirituel et temporel de leur prochain, pouvons-nous espérer en trouver parmi nous? Depuis plus de vingt ans, l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française s'est assigné pour but de former une élite parmi les jeunes gens. On reconnaît d'ordinaire qu'elle a réussi dans cette tâche difficile, qu'elle a contribué à relever le niveau moral et les préoccupations patriotiques de notre jeunesse. Voilà donc une association qui se propose de former, dans toutes nos villes, ce que l'on a partout le plus de peine à trouver pour la formation des éclaireurs: de jeunes hommes de haute valeur morale, une élite qui veut influencer la masse. Que l'A. C. J. C. oriente les aspirations de ses membres vers l'apostolat auprès des adolescents, que, par elle, cette préoccupation pénètre dans nos collèges et nos écoles normales, et le recrutement des instructeurs en sera grandement facilité. Ne demandons pas à cette association de jeunes gens de se charger seule d'une œuvre qui serait au-dessus de ses forces. En restant simplement fidèle à son programme, elle peut contribuer beaucoup à rendre possible l'établissement du *scoutisme*. D'ailleurs, en exerçant ce fécond apostolat, elle se préparera probablement un surcroît de vie et des recrues de premier choix.

D'autres sociétés pourront s'intéresser à la formation des troupes. Cette œuvre, comme toutes nos œuvres catholiques, ne se développera bien que dans le cadre paroissial, sous l'œil sympathique du curé et sous la direction d'un chapelain. Les sociétés existantes constitueront le comité protecteur, sur lequel l'instructeur a constamment besoin de s'appuyer. Celui-ci, en effet, ne peut porter seul avec son assistant le poids d'une pareille organisation. Avant de former les autres, les guides doivent se former eux-mêmes. Il leur faut des

livres pour étudier le mécanisme compliqué qu'ils devront mettre en œuvre, il leur faut même pratiquer longuement les exercices qu'ils devront enseigner aux enfants, visiter d'autres troupes et des centres d'instruction; il leur faut un local et quelques ressources. Nous avons vu que des cours spéciaux pour la formation des instructeurs se donnent en plusieurs pays; si le mouvement prenait chez nous de l'extension, des cours analogues devraient être organisés. Ce serait le rôle de nos puissantes sociétés catholiques, inspirées par nos hommes d'œuvre et d'initiative, de pourvoir à ces besoins plus considérables.

Mais, ici comme ailleurs, il faudra commencer petitement. Lenteur, d'abord, dans le choix et la formation de l'instructeur, puis lenteur et discernement dans le choix des premiers éclaireurs. Au début, il faut se contenter d'une seule patrouille de six à dix membres, judicieusement composée. Défiez-vous du coup de filet qui, d'un coup, capture une troupe complète: il vous réserve des surprises désagréables. « N'admettez à la fois, écrit le P. Sevin, qu'une ou deux recrues, et à intervalles espacés, et travaillez le plus longtemps possible, trois mois, six mois, avec cette seule patrouille ou demi-patrouille. Ce sont vos futurs chefs que vous formez ainsi, et plus vous aurez consacré de temps à cette formation, plus vous êtes sûr d'avoir une troupe d'élite, quand vous voudrez. Si vous avez douze scouts au bout d'un an, vous aurez fait du bon ouvrage; si vous en avez vingt-quatre, je me méfie. »¹ Cette troupe d'élite contribuera ensuite à former d'autres troupes. Car, dans nos paroisses de ville, ce ne sont pas les enfants qui manquent pour faire des éclaireurs.

On se demandera peut-être quelle attitude il conviendra de prendre à l'égard de l'association des *Boy Scouts* déjà reconnue par le gouvernement du Canada.

1. P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 65.

A notre humble avis, une collaboration trop intime serait beaucoup plus nuisible qu'utile au succès de l'entreprise. Procédons seuls aux tâtonnements inévitables, faisons nous-mêmes les mises au point qui s'imposent. Catholiques et protestants, Anglais et Français, trouveront toujours plus de satisfaction, croyons-nous, à marcher côte à côte qu'à se compénétrer. Dans cette œuvre, il faut se sentir chez soi. Parents et enfants seraient vite effarouchés, s'ils flairaient quelque intrusion étrangère. Le goût militariste dont nous parlions plus haut, le patriotisme différent que l'on cultive dans les différents groupes, constituent de nouveaux motifs de nous tenir à l'écart les uns des autres. Séparés, nous pouvons nous entendre; réunis, les malentendus risquent de naître à chaque instant. Peu à peu, si le succès favorise nos tentatives, nous pourrions songer à constituer une association régulière, avec ses usages et ses mots d'ordre, son nom et ses signes distinctifs, puis à l'affilier à d'autres groupements.

Pour le moment, la grande préoccupation doit être d'étudier les méthodes et l'esprit de ce système d'éducation. Les méthodes, des livres spéciaux les exposent; l'esprit, le P. Sevin s'est essayé à le déterminer à la fin de son ouvrage: « La tâche n'est point aisée, déclare-t-il. La longueur même de ce travail prouve la complexité du système, qu'il est plus facile de déformer subjectivement que de comprendre dans son ampleur. Je me suis efforcé d'éviter ces déformations, de présenter le scoutisme tel qu'il est. Reste que, plus que de toute autre œuvre de jeunesse, il me paraît à peu près impossible de s'en rendre un compte exact, si on ne l'a pas pratiqué soi-même...

« Qu'est-ce donc, pour finir par là, que l'esprit scout ? C'est d'abord un esprit essentiellement conservateur, dans le bon sens du mot. Le scout accepte et reconnaît tout ce qui *est*. Dieu, la religion, la patrie, la société, la famille, les maîtres *existent*. On ne discute pas leurs

titres: la tradition possède. » C'est ensuite un esprit social, un esprit de dévouement, qui cherche à donner, plus qu'à prendre ou à recevoir: « Car on n'est pas scout pour soi tout seul, mais pour les autres, et la *bonne action quotidienne* est le premier devoir. »

C'est aussi un esprit de loyauté, de franchise, de fidélité au devoir et à la consigne, même si le devoir est désagréable, même si la consigne est ennuyeuse. Et c'est un esprit joyeux. « Ces garçons sont heureux et joyeux, joyeux d'être scouts, joyeux d'agir, joyeux d'apprendre. Eux et leurs chefs, ils circulent dans une atmosphère de joie virile, qu'ils semblent transporter avec eux partout où ils vont. Ils respirent la joie et la répandent. Cette joie contagieuse est bien une de leurs plus grandes forces, un des traits marquants de l'apostolat qu'ils exercent, inconsciemment peut-être, sur tous ceux qui les approchent. » ¹

D'un mot, l'esprit de l'éclaireur est l'esprit chevaleresque, la fleur de l'esprit chrétien. Les jeunes hommes qui aspireront au poste d'instructeurs peuvent deviner ce qu'il leur faudra de noblesse d'âme et de vertu sur-naturelle pour former cet esprit chez leurs jeunes disciples. La tâche qu'ils assumeront est belle, assurément. Les qualités naturelles n'y suffisent pas. Dans un récent congrès d'instructeurs, tenu à Westmount, M. Stiles, après avoir énuméré toutes les qualités physiques et morales du bon guide, ajoutait qu'il fallait encore autre chose: prier pour les garçons dont on a la charge. Nous serions tenté de dire que c'est par là que l'instructeur devra commencer sa formation, se haussant ainsi au-dessus de lui-même, cherchant à se rendre un instrument apte à l'œuvre de Dieu.

Adélard DUGRÉ, S. J.

— Mai 1926

1. P. Jacques SEVIN, *Le Scoutisme*, page 212 et suiv.